

Christophe DUGAVE

**VINGT-CINQ
NUANCES
DE NOIR**

Recueil de nouvelles

Lignes Imaginaires

Composition de couverture © *ELIOGRAPH*

© Lignes Imaginaires/C. Dugave 2016

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9523340-1-3

NB : Les textes de ce recueil sont des œuvres de pure fiction. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnages existants ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

*L'homme qui médite vit dans l'obscurité ;
l'homme qui ne médite pas vit dans
l'aveuglement.*

Nous n'avons que le choix du noir.

Victor Hugo, *William Shakespeare*, 1864.

Sommaire

Tard	17
Eclats de verre	23
Vieille coquette	39
La sortie des écoles	43
Le bon vieux temps	51
Plaie d'amour n'est pas mortelle	59
Un café s'il vous plait !	65
Fête des pères	73
Back home	77
Nostalgie	83
Je n'ai jamais aimé "Christine"	91
Silence, on tourne !	103
Des vies par procuration	113
Le strudel de madame Schikelgruber	119

Le livre	125
De marbre	129
La petite bête qui fait peur à la grosse	133
Belle à mourir	141
C'était un petit jardin	145
Vivons cachés	161
Le voyage de Nounours	167
Pourquoi elle ?	175
Saleté de GPS !	181
L'aile du papillon	185
Le bout du tunnel	197

Tard

Il pleuvait ce soir-là ; une bruine drue et froide qui mouillait l'air au-delà du supportable. Il n'était pas encore rentré ; c'était son habitude. Trop d'urgences, un surcroît de travail. Le temps s'allongeait comme un chat, lascif, seconde après seconde, au rythme des mille petits bruits de la maison déserte auxquels s'ajoutaient les sons du dehors : le vent dans les tuiles, le mince filet d'eau coulant dans les chéneaux, le couinement du rosier grimpant qui griffait la gouttière. De loin en loin, une voiture chuintait sur la rue toute proche. Des pas décroissaient, accompagnés par le cliquetis d'une laisse et le rappel d'un chien dans un claquement de langue impatient. Il était dix heures passées.

Elle avait mangé devant la télévision, seule en tête-à-tête avec le présentateur du journal. Sa voix était familière, rassurante, malgré toutes ces horreurs qu'il annonçait, parce que ce n'était pas sa tristesse à elle qu'on racontait. A force de soirées solitaires, les traits de cet invité du dîner lui paraissaient plus intimes que ceux de son mari devant Dieu et devant les hommes. C'était parfois une femme, mais qu'importe ; ce visage aussi, elle le connaissait davantage que son propre reflet dans la glace. Elle ne se regardait plus, ne s'aimait plus, ne prenait plus soin d'elle. A quoi bon ? Si par hasard elle se faisait belle, c'était pour elle seule et ses amis du soir, ceux qui apparaissaient invariablement à vingt heures, ponctuels, fidèles, attentionnés.

Il téléphonait parfois, lorsqu'il rentrait encore plus tard qu'à l'habitude. Il s'excusait, promettait, rassurait. Bien sûr, elle l'avait soupçonné de partager sa vie avec une autre femme. Elle avait été jalouse avant d'être désespérée. S'il avait une maîtresse, ce devait être au bureau alors, sur le bureau même, car à chaque fois qu'elle l'avait appelé au téléphone pour le prendre en défaut, il avait répondu à la première sonnerie. Plus d'une fois, elle avait guetté les signes, la confusion, la gêne, l'essoufflement, mais il lui parlait

toujours de cette voix grave, posée, rassurante. Et chaque fois, en fond sonore, le martèlement des doigts sur les touches de l'ordinateur lui faisait comprendre qu'elle n'était plus qu'accessoire, qu'il n'interrompait même pas sa tâche pour lui débiter ses fadaïses.

Onze heures ; elle se coucha.

A minuit moins cinq, elle entendit la voiture qui ralentissait avant de franchir le portail en bousculant les graviers. Le jeu des phares dans la végétation, les ombres qui se faufilaient dans la chambre par le jour des volets, le ronflement qui s'éteignait, le claquement de la portière et le crissement des pas autour de la maison, tout cela faisait partie du cérémonial. Un cérémonial fait d'habitude et d'indifférence. Cela n'allait pas plus loin. Le charme retombait au-delà de l'entrée, lorsqu'il était là sans y être vraiment.

Ce soir-là pourtant, ce n'était pas tout à fait comme d'habitude.

Elle n'avait pas fermé les volets à cause de la pluie qui cinglait méchamment la façade, et il s'en était aperçu. Elle l'entendit faire le tour de la maison, ses pieds frôlant la terrasse, et le grincement des gonds, le claquement des panneaux de bois résonnaient comme des bruits nouveaux. Et puis ce claquement de porte à l'arrière du garage. Elle lui fut

reconnaissante de ne pas utiliser la porte principale comme il faisait d'ordinaire, qu'il pleuve ou qu'il neige. Certes, elle avait tout son temps pour faire le ménage, mais ces empreintes qu'il laissait dans l'entrée rendaient ses longues absences plus intolérables encore. Elle guetta son arrivée dans la cuisine et regretta de ne pas lui avoir préparé son repas. Il tardait à venir et elle dressa l'oreille.

Tintement de métal. Il fourrageait dans la boîte à outils ou dans le matériel de jardin, quelque part dans le garage. Que cherchait-il donc ? Avait-il un souci mécanique ? Elle éprouva une certaine déception en comprenant qu'il n'avait pas choisi ce chemin pour éviter de souiller le carrelage mais pour une raison purement pratique.

Elle posa son livre avec agacement et éteignit la lampe de chevet.

Dans l'ombre, les bruits s'amplifiaient encore. La porte s'ouvrit dans l'arrière-cuisine. Elle frémit en percevant le craquement de ses souliers ; il n'avait pas pris la peine de se déchausser. Elle se redressa sur son séant, irritée, blessée. Il approchait. Elle allait ouvrir la bouche pour lui crier de mettre ses pantoufles lorsque la sonnerie du téléphone stridula comme des grillons un soir d'été. Une,